

## LA NON-VIOLENCE, UN CHOIX COÛTEUX.

(Texte paru dans la revue *Nuance* en avril 2003)

La non-violence est un projet riche et, à mon sens, ancré dans le message des évangiles, mais il ne doit pas non plus être manié n'importe comment et à toutes les sauces. Dans les évangiles, l'amour de l'ennemi n'est pas présenté comme un modèle de gouvernement : il s'agit d'un choix, lourd de conséquences, auquel Jésus invite ses disciples. Je veux, ainsi, d'emblée, me tenir à distance d'un modèle mièvre et "baba-cool" de la non-violence. Le modèle "baba-cool" consiste à dire que nos conflits ne sont que des malentendus et que, pour peu que nous nous expliquions convenablement, nous parviendrons à nous entendre. A coups de médiations multipliées il serait ainsi possible de mettre fin à tous les conflits et, même, aux guerres. Remplissons la terre de médiateurs et nous serons sauvés ! La vérité est bien différente. Un grand nombre de nos conflits sont des conflits d'intérêt et au bout d'épuisantes discussions nous arriverons peut-être à clarifier ce qui fait notre désaccord, nous arriverons, dans le meilleur des cas, à un compromis, mais certainement pas à un accord. Le modèle "baba-cool" pense que l'on peut, sans souffrances, surmonter tous les conflits, mais c'est faire peu de cas du péché, de la domination des uns sur les autres, des abus de pouvoir et autres choses sympathiques qui peuplent notre quotidien !

Le sermon sur la montagne trace une route étroite que peu de personnes sont prêtes à suivre (Mt 7:13-14). Il s'agit donc de l'appel adressé à une minorité prête à payer de sa personne pour suivre son Seigneur sur le chemin difficile qu'il a tracé. Cette minorité a, ensuite, vocation à être une lumière pour le monde (Mt 5:14-16), mais c'est une deuxième question qu'il convient d'examiner, seulement, dans un deuxième temps. J'entends dire, parfois, qu'aimer son ennemi c'est le désarmer : la non-violence serait donc un "truc" qui marche. On sait pourtant où la non-violence pratiquée par Jésus l'a conduit : sur la croix. On ne peut pas dire que ses ennemis aient été tellement désarmés par son attitude. Pratiquer la non-violence veut dire être prêt à être dépouillé de ses droits, à souffrir, voire à mourir. Au reste, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du christianisme, les exemples convaincants de non-violence ont toujours été mis en oeuvre par des groupes prêts à payer de leur personne. Les protestations menées par Gandhi ont été sauvagement réprimées et, parfois, à coups de balles réelles. Les manifestations pour les droits civiques emmenées par Martin Luther King ont, elles aussi, été fortement réprimées. Ces deux leaders ont, par ailleurs, payé de leur vie leur choix. Une fois que l'on posait à Gandhi la question inévitable : pensez-vous que l'on pourrait venir à bout du nazisme par la non-violence ? il fit une réponse nette : pas sans douleur, ni sans souffrance.

La Réforme magistérielle qui s'est préoccupée, comme son nom l'indique, des états d'âme du magistrat, agissant au nom de l'Etat, ne pouvait évidemment pas arriver, de ce fait, aux mêmes résultats que la Réforme radicale, qui s'adressait à des groupes minoritaires qui ne prétendaient pas imposer leur choix à l'ensemble de la société.

Cette opposition laisse ouverte, cela dit, une tension qui est interne au Nouveau Testament lui-même. La mission de l'Eglise est, en effet, à mon avis, de développer des pratiques radicales pour son compte propre, mais elle doit, ensuite, les proposer à titre de lumière pour le monde. On pourrait facilement reprocher aux groupes de la Réforme radicale, après avoir connu une répression féroce, d'avoir pratiqué la stratégie de la lumière sous le boisseau. Etre une lumière veut dire, à mon sens, que l'Eglise doit mettre en tension le monde en interrogeant la violence de ses pratiques et en proposant sans cesse des voies d'action qui vont vers moins

de violence. Mais ces voies ne peuvent être que proposées et certainement pas imposées. C'est la société dans son ensemble qui fait le choix de se diriger vers plus ou moins de violence.

Voyons alors à quoi l'attitude non-violente rend sensible.

La première chose à noter est que celui qui répond à la violence par la violence finit par ressembler à son agresseur : il s'inscrit dans une relation symétrique, dans un jeu de miroir où il ne se différencie plus guère de l'autre. La non-violence est une lutte contre la violence mais non pas contre le violent. Elle installe ainsi une dissymétrie qui peut faire sortir du cercle vicieux de la vengeance perpétuelle.

La deuxième chose à noter est qu'une société qui se défend par la violence contient éventuellement son agresseur mais ne le convainc, ni ne le change. Les guerres débouchent rarement sur des réconciliations. En général elles attisent les haines plutôt qu'autre chose.

Depuis deux siècles nous sommes devenus conscients d'un troisième élément : on peut, par le débat, par la démocratie ou par la diplomatie, avancer dans les désaccords et parvenir à des compromis, beaucoup plus sûrement que par la force. Cela suppose, malgré tout, que chaque parti accepte de faire des concessions et ne se drape pas dans son "droit", bref qu'il fasse une place aux demandes de son ennemi. Là aussi, la non-violence peut montrer la voie, en montrant ce qui peut advenir lorsque l'on accepte de s'ouvrir à son ennemi.

La non-violence pratiquée d'une manière consistante et convaincue par un groupe (et c'est la mission de l'Eglise que de former un tel groupe), joue donc le rôle de poteau indicateur dans un terrain balisé par deux alternatives : l'escalade ou, au contraire, l'ouverture à l'autre et l'amorce d'une démarche de pardon. Mais toute société peut choisir d'ignorer les poteaux indicateurs sur sa route, y compris pour des motifs "religieux". Au XVI<sup>e</sup> siècle, les pays d'Europe devaient se défendre contre les Turcs. Luther n'hésitait pas, pour sa part, à galvaniser les troupes avec des thèmes religieux : *"Si vous vous mettez en campagne, à présent, contre le Turc, soyez absolument certains, et n'en doutez pas, que vous ne luttez pas contre des êtres de chair et de sang, autrement dit contre des hommes. (...) Au contraire, soyez certains que vous luttez contre une grande armée de diables, car l'armée du Turc est, à proprement parler, une armée de diables"*<sup>1</sup>. Erasme, à l'inverse, voyait tout ce que cette violence coûtait à la vraie foi : *"Même les pays vainqueurs pleurent. (...) Quelle région y a-t-il encore où le menu peuple des pauvres ne soit accablé par une incroyable montée des prix ? Où sont les vestiges de la vraie foi, ceux de la charité chrétienne, ceux de la paix et de la concorde ? En quel siècle y a-t-il jamais eu plus de liberté pour les fraudes, pour l'audace, la rapine et les impostures ? Et en même temps, comme si nous étions d'authentiques chrétiens, nous maudissons les Turcs. (...) Egorger des Turcs, qu'est-ce d'autre que d'offrir un sacrifice à Orcus (dieu païen de la mort et des enfers) ? Posséder ce que le Turc possède, commander à ceux à qui il commande et ne rien viser d'autre, pourra nous rendre plus orgueilleux et plus cupides, mais ne pourra nous rendre plus heureux, et nous courrons le risque de dégénérer en Turcs (nous-mêmes) plus vite que de les unir (eux) au troupeau du Christ"*<sup>2</sup>.

Frédéric de Coninck

---

<sup>1</sup> Exhortation à la prière contre le Turc, dans Luther, *Oeuvres*, Tome VII, Labor et Fides, pp. 289-290.

<sup>2</sup> Explication du Psaume 28, dans Erasme, *Oeuvres*, LGF, Le livre de Poche, p. 971 et s.